

Entretien avec Gilbert Sicotte

Jeanne Painchaud

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Painchaud, J. (1988). Entretien avec Gilbert Sicotte. *24 images*, (38), 12–12.

ENTRETIEN AVEC GILBERT SICOTTE

— Y a-t-il un star system au Québec?

G. S.: Non, il n'y en a pas, parce que cela impliquerait un désir de continuité de la part des producteurs, et ici, ce désir est absent. Et étant donné que le nombre de films diminue à mesure que les budgets augmentent, il y aura de moins en moins de continuité. Grâce au cinéma d'auteur, on peut dire qu'il y a déjà eu une certaine continuité. Mais ce cinéma a été brisé pour des raisons économiques.

— Les producteurs se disent que la continuité implique des risques?

G. S.: Oui, et ils sont perdants au départ. Ils aiment mieux risquer dans les coproductions. Il faudrait qu'ils profitent des films où un acteur marche pour s'en servir dans un autre film. Prenons le cas de Monique Mercure qui a gagné le Prix d'interprétation à Cannes. Il n'y a pas un producteur qui a eu l'idée de profiter de ça et de la faire tourner! Ici, on ne dit pas: on veut tel acteur même si ça peut coûter cher. Non, on mise sur le phénomène de l'interchangeabilité. S'il n'y en a pas un de disponible, il y en aura un autre.

— C'est un problème de pré-production?

G. S.: Un film est en projet pendant trois ans, et le casting se décide un mois avant le début du tournage! Les producteurs disent que c'est comme ça partout, mais j'en doute. Souvent, on ne prend pas les personnes ou les combinaisons d'acteurs qu'il faudrait, parce qu'on est trop à la dernière minute. C'est démobilisant pour les acteurs. Longtemps, j'ai réservé du temps de libre pour pouvoir tourner. Il faut vraiment être confiant. Ça peut coûter cher parce que ça ne marche pas nécessairement. Maintenant, je ne peux plus faire ça.



PHOTO LOUISE OLIGNY

Membre fondateur du Grand Cirque ordinaire, Gilbert Sicotte mène une carrière au théâtre comme au cinéma. Depuis le début des années 1970, il a joué dans une vingtaine de longs métrages québécois, notamment *Les vautours*, *Les grands enfants* et *Les années de rêve*. On dit qu'il est un des meilleurs comédiens de sa génération. Il incarne Jean-Paul Belieu dans *Des dames de cœur*.

Alors, on est obligé d'orienter nos carrières autrement: la télévision, l'enseignement, etc.

— Étant donné que vous êtes aujourd'hui très connu par la télévision, l'approche sera-t-elle différente dans un prochain film? Pensez-vous «faire remplir les salles», par exemple?

G. S.: Je ne sais pas. J'espère tourner bientôt. C'est sûr qu'il y a un intérêt quelque part. Et c'est tant mieux. Mais c'est difficile à dire. Le fait qu'un film marche ou non dépend de tellement de choses.

— Est-ce qu'on peut parler d'une certaine désillusion, de la part des acteurs québécois, face au cinéma?

G. S.: Je pense que oui. C'est qu'on ne mise pas sur les possibilités de jeu de l'acteur, alors qu'un bon acteur pourrait faire à la limite n'importe quel personnage. Il ne faut pas avoir peur d'être dépassé par le jeu des acteurs. C'est ça, l'état de création. Ce sont les acteurs qui créent la magie. Schygulla, c'est l'image du cinéma allemand; Noiret, celle du cinéma français. Ici, il faudrait arriver à ça. Parce qu'un cinéma international, ça ne veut rien dire. Cherchons ce qu'on a de particulier. C'est vers ça qu'il faut faire pivoter les choses pour arriver à faire un cinéma qui nous ressemble. Sinon, ça m'inquiète un peu. □

Propos recueillis par
Jeanne Painchaud